

D'AUTRES MONDES Le pont aux onze arches

Nicole Zand, [Le Monde](#), 8 avril 1994

QUELLE bonne idée que de rendre enfin accessible au public français, dans une belle traduction nouvelle, un des plus grands romans de notre siècle, *le Pont sur la Drina*, le chef-d'œuvre du Bosnien Ivo Andric, depuis très longtemps épuisé (1) ! La tragique actualité yougoslave aura-t-elle au moins le mérite d'inciter à lire l'œuvre d'un des très grands écrivains contemporains, que même les plus grandes consécration - notamment le prix Nobel de littérature en 1961, le seul à avoir été attribué à un Yougoslave - n'avaient pas suffi à faire sortir d'un petit cercle de connaisseurs ?

Né près de Travnik en Bosnie dans une famille croate catholique, Ivo Andric (1892-1975), écolier à Vichégrad, puis lycéen à Sarajevo, étudiant d'histoire et de philologie slave à Zagreb, Vienne, Graz et Cracovie, a très tôt commencé à écrire, traduit Walt Whitman tout en s'engageant alors dans la lutte contre les Autrichiens avec l'organisation "Jeune Serbie", dont le membre le plus connu, Gavrilo Princip, abattit François-Ferdinand à Sarajevo en 1914. (C'est justement à ce moment que s'achève *le Pont sur la Drina*.) Emprisonné, exilé, il va entrer dans la diplomatie et servir dans diverses capitales européennes après la réunion des Slaves du Sud dans une Yougoslavie qui fédère alors tous les enthousiasmes, sous l'égide de la dynastie serbe des Karadjordjevitich. Il publie des recueils de contes remarquables, mais qui ne dépassent pas les frontières des lecteurs du serbo-croate. La seconde guerre mondiale le trouve à Berlin où il est ambassadeur. Il rentre à Belgrade en 1941 où il se terre pendant l'occupation nazie et se consacre à l'écriture. C'est alors qu'il écrit simultanément trois romans : deux grandes fresques historiques sur la Bosnie, *le Pont sur la Drina* et *la Chronique de Travnik* (Age d'Homme), ainsi que *la Demoiselle* (Laffont), d'inspiration beaucoup plus balzacienne.

L'IDÉE géniale, mais qui découle de toute l'expérience de la vie de l'écrivain, c'est d'avoir fait d'un pont le personnage principal de cette "chronique de Vichégrad", la ville de son enfance, d'avoir trouvé une unité de lieu du roman autour des onze arches de pierre qui enjambent la Drina, un torrent de montagne affluent de la Save, à la frontière de la Serbie. Un pont magnifique, dont la construction remonte à 1571, seule voie de passage entre la Serbie et la Bosnie, conçu pour la rencontre entre l'Orient et l'Occident. Encore debout après quatre siècles. Même s'il a fallu le restaurer à plusieurs reprises après qu'il eut été bombardé au cours des deux grandes guerres. "*Il a environ deux cent cinquante pas de longueur et quelque dix pas de largeur, sauf en son milieu où il s'élargit en deux terrasses parfaitement symétriques (...). La terrasse de droite, en venant de la ville, s'appelle le sofâ. Elle est surélevée de deux marches, bordée de sièges auxquels le parapet sert de dossier.*"

Conteur oriental mais avec une solide éducation européenne (il parlait au moins huit langues), psychologue raffiné, Ivo Andric va s'inspirer de la tradition orale et des légendes qu'il a entendues depuis l'enfance à propos de ce pont étroitement lié à leur existence (et qui, souvent, sont les mêmes que celles de l'Albanais Kadaré) : les enfants emmurés pour satisfaire les dieux constructeurs, le lait maternel qui coule de la pierre, le Maure noir que personne n'a vu puisque celui qui le voit doit mourir... Et, à travers les conversations et les rencontres à la fraîche sur le sofâ, les crues et les inondations, les cortèges de fête et les exodes, les guerres et les épidémies, c'est toute l'histoire et la vie de cette province reculée de la Turquie que le

romancier fait défiler avec une imagination et un sens du pittoresque qui n'a jamais rien de folklorique.

Trois siècles et demi d'oppression ottomane sur des populations diverses opposées par l'origine et la religion - Serbes orthodoxes, Slaves chrétiens ou islamisés, juifs, Turcs, etc. Puis trois quarts de siècle d'occupation autrichienne pour la gloire d'un empereur aussi lointain qu'étranger. *"Un chaudron de sorcières plein de haine et de passion"*, a dit Andric, qui finira par abandonner cette Bosnie bouillonnante d'incompréhension réciproque pour vivre à Belgrade.

TOUT commence un matin de 1516 avec le départ d'un garçon de dix ans embarqué sur le bac vétuste qui traverse la Drina, un des garçons chrétiens que des janissaires viennent d'arracher à sa famille, dans un des villages voisins, au titre de "l'impôt du sang", pour l'emmener vers la lointaine et effrayante ville de Stamboul. Islamisé, il fera une carrière exceptionnelle en Turquie, deviendra un grand chef militaire, gendre du sultan, puis un vizir de renommée mondiale, Mehmed Pacha Sokoli. Mais il gardera toujours le souvenir de la vallée et de cet endroit où la route était interrompue, et fera entreprendre, à ses frais, la construction d'un grand pont sur cette rivière qui a vu son départ pour l'exil, *"reliant du même coup de façon sûre et définitive la Bosnie à l'Orient, le pays de ses origines aux lieux où s'était déroulée sa vie"*.

Cinq années seront nécessaires à la construction du pont au prix des pires tortures. On ne peut pas ne pas éprouver dans sa chair, par exemple, la douleur insensée de Radisav, le Serbe qui a voulu empêcher la construction du pont, condamné par Abidaga, l'homme de confiance du vizir, à être empalé. Et la peur de cette douleur... On n'oublie pas Fata, la jeune fille qui préfère se jeter du pont le jour de la noce. Ou encore, bien plus tard, on frémit devant l'incompréhension sauvage à laquelle se heurte Ali Hodja, le Turc traditionaliste et pacifiste qui sait que *"la vie véritable avait cessé"*, alors que l'armée de l'Empereur d'Autriche a franchi les frontières et vient *"en amie pour mettre fin aux désordres qui troublent la Bosnie et l'Herzégovine"*...

Enchevêtrement des coutumes et des religions dans le destin d'une petite ville où les générations se succèdent, se haïssent, sans laisser de traces, auprès d'une rivière qui coule, indifférente au vacarme de l'Histoire, près d'un pont immuable sur lequel le temps glisse sans l'effleurer et qui résiste au temps qui passe : *"Les lunaisons se succédaient et les générations disparaissaient rapidement, mais lui demeurerait, immuable, comme l'eau qui coulait sous ses arches. Il vieillissait, naturellement, lui aussi, mais selon une échelle de temps bien supérieure non seulement à la durée d'une vie humaine, mais aussi à toute une suite de générations."*

La chronique s'achève en 1914. A Vichégrad, on s'émeut moins de l'assassinat de Sarajevo que de la vie qui change. Pourtant, *"ils ne peuvent détruire les ponts d'Andric"* proclame dans sa postface Predrag Matvejevitich, le Croate d'Herzégovine qui vit aujourd'hui à Paris. *"Que savait-on en réalité de ces régions ombrageuses, longtemps en marge de l'histoire européenne et pourtant à proximité même des plus anciennes cultures ?, écrit-il. De ces contrées accablées par les asservissements les plus cruels qu'ait connus ce millénaire ?"*